

Hans Vaihinger : kantisme, pragmatisme ou nietzschéisme?

Note de lecture

Christophe Bouriau, *Le « comme si ». Kant, Vaihinger et le fictionalisme*, Paris, Cerf, coll. Passages, 2013, 256 pages

CARLO GENTILI

Le livre de Christophe Bouriau est une étude approfondie de l'œuvre du philosophe néokantien Hans Vaihinger (1852-1933), *La philosophie du comme si (Die Philosophie des Als Ob)*. Le travail de Bouriau a le mérite d'éclairer la pensée d'un auteur presque oublié — probablement en raison du jugement de Rickert qui avait associé la philosophie du comme si à la mode de la *Lebensphilosophie* (Rickert 31). Bouriau vise, au contraire, à montrer que l'œuvre de Vaihinger est en mesure de répondre aux problèmes posés encore aujourd'hui par l'esthétique, la psychologie, la philosophie de la religion et l'épistémologie. Ces problèmes relèvent, selon Bouriau, d'un paradoxe philosophique que l'on peut reconduire à la question suivante : « Comment peut-on atteindre le vrai au moyen du faux? » (Bouriau 13). Pour y répondre, il faut se consacrer à une « nouvelle lecture » (15) de *La philosophie du comme si*, tout en mettant cependant en discussion la légitimité de l'interprétation la plus répandue de la philosophie de Vaihinger en tant que « pragmatisme ».

Avant de se plonger dans ce débat théorique, il est nécessaire de rappeler les vicissitudes éditoriales traversées par *La philosophie du comme si*, parue pour la première fois en 1911, ensuite en 1913 et, enfin, en 1918. Ce qui nous intéresse ici, c'est la version abrégée de 1923, connue comme « édition populaire », traduite en anglais (1924), en italien (1967) et en français (2008). Il faut rappeler, à ce propos, que c'est justement Christophe Bouriau qui est l'auteur de la traduction française (voir Vaihinger, *La philosophie*). Cela signifie que la version intégrale de 1911 n'a jamais été traduite, ni en français ni en d'autres langues.

Ce manque, selon Bouriau, est toutefois relatif si l'on tient compte du fait que le contenu de la première partie du livre est anticipé dans un texte de Vaihinger de 1877, c'est-à-dire « sous la forme d'une thèse de

doctorat que Vaihinger présenta pour son habilitation à l'université de Strasbourg, sous la direction du professeur Ernst Laas » (Bouriau 15). C'est Vaihinger lui-même qui souligne cette circonstance dans la préface à la deuxième édition (voir Vaihinger, *Die Philosophie II*). Bouriau interprète ce fait de manière décisive, puisqu'à l'époque (1877), bien évidemment, « le pragmatisme n'existait pas encore officiellement comme courant philosophique » (16). En ce qui concerne le rapport entre Vaihinger et le pragmatisme, et puisque la genèse de la première partie est plutôt précoce, on ne peut donc parler que d'une ligne de continuité entre la position de Vaihinger et le premier pragmatisme de William James. Cette thèse est confirmée tout au long de la première partie de *La philosophie du comme si* par les citations tirées de la théorie de l'action réflexe développée par le psychophysiologue Adolf Horwicz (*Analyses psychologiques sur une base physiologique*, 1872 et 1875), très proche, à son tour, de la théorie de l'action réflexe développée par Schopenhauer. Par conséquent, Vaihinger « semble assurément sur la même ligne que James », lequel cite à maintes reprises, dans *Principles of Psychology* (1890), la théorie de Horwicz (Bouriau 44). Bouriau relève néanmoins que si la démarche de la philosophie du comme si est déjà établie en 1877, l'influence de James, à proprement parler, ne peut pas être directe. De ce fait, Bouriau tire ses premières conclusions : « À la question : une lecture pragmatiste de la "philosophie du comme si" est-elle possible?, nous sommes pour l'instant tentés de répondre positivement, en référence à la version jamesienne du "pragmatisme" » (45). En ce qui concerne le « mode de justification pratique des propositions métaphysiques », que Vaihinger emprunte à Kant, il s'agit d'« un trait également typique du pragmatisme de James » (59), dont le concept d'expérience, en ayant « une dimension psychologique » (60), dépasse toutefois celui de « vérification expérimentale des énoncés ». C'est justement cet élargissement que Vaihinger n'admet pas.

Christophe Bouriau remarque donc qu'il n'est pas permis d'inclure *La philosophie du comme si* dans le domaine du pragmatisme, en raison de la proximité de ses vues avec celles de James (61). D'ailleurs, le pragmatisme, s'il est également reconduit à Peirce et Dewey, s'avère être une perspective foncièrement étrangère à Vaihinger. Il y a deux principes du pragmatisme qui sont incompatibles avec la pensée de la *Philosophie du comme si*. Tout d'abord, « [l]e contexte de découverte de la vérité n'est pas dissociable du contexte de justification de la méthode employée », et, ensuite, « [l]e pragmatisme refuse la dichotomie entre faits et valeurs » (63). Dès lors, comme le souligne le titre d'un paragraphe du deuxième chapitre du livre de Bouriau, « *Vaihinger n'est pas "pragmatiste" au sens original du terme* » (103). On est ainsi obligé de penser sa position philosophique à partir du terme que Vaihinger lui-même a inventé pour la définir : *fictionalisme*. En ce sens, dans la préface à la traduction anglaise

de l'« édition populaire » (1924), Vaihinger « déclare que la “philosophie du comme si” n'est pas à proprement parler un “pragmatisme”, mais un “fictionalisme” » (Bouriau 104). Le fictionalisme, à la différence du pragmatisme (y compris celui de James), « ne s'oppose pas au réalisme ontologique, c'est-à-dire à la thèse selon laquelle il existe une réalité indépendante de notre représentation »; il souligne plutôt « le caractère fictionnel de nombreux concepts impliqués dans la constitution de l'expérience » (105).

Cette remarque centrale dévoile les sources les plus authentiques et directes de Vaihinger, c'est-à-dire Kant, Schopenhauer et l'*Histoire du matérialisme* rédigée par Friedrich A. Lange, pour les citer dans l'ordre. Bouriau consacre donc la première partie de son étude à l'analyse de ces sources philosophiques, en soulignant que la définition du « pragmatisme critique », formulée par Vaihinger dans l'introduction à l'édition de 1918, témoigne sans aucun doute d'un héritage kantien direct. D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si Vaihinger est l'auteur d'un commentaire monumental à la *Critique de la raison pure*, qui ne recouvre en fait que les sections introductives et l'esthétique transcendantale, publié en deux volumes respectivement en 1881 et en 1892. Le rôle joué par Kant dans la *Philosophie du comme si* est donc déjà décisif dès le titre de l'œuvre, parce que le « comme si » (*als ob*) est un terme que Kant emploie fréquemment et dans la *Critique de la raison pure*, et dans la *Critique de la faculté de juger*. « Vaihinger souligne que pour Kant », déjà dans la première *Critique*, « nous devons raisonner comme si certaines propositions métaphysiques, en elles-mêmes invérifiables » jouaient « le rôle de simples “principes régulateurs” de l'enquête » (23), alors que dans la troisième *Critique*, cette démarche se radicalise : elle « repose entièrement sur la supposition » de l'idée de finalité naturelle, pensée par Kant « comme une idée régulatrice dont nous devons feindre l'objectivité pour sa fécondité théorique » (24 sq.).

Le point de départ de Vaihinger, tout en étant kantien, se réapproprie ensuite « l'ontologie de Schopenhauer » qui « semble militer en faveur d'une lecture “pragmatiste” de la “philosophie du comme si” » (35).

Par le biais de Schopenhauer, la thèse kantienne au sujet de la justification pratique des idées métaphysiques acquiert « une tournure plus radicale et plus générale : toutes nos pensées sont finalement au service de l'action » (38). Cette tournure impose à Vaihinger une séparation au moins partielle d'avec Kant « qui soutenait une autonomie de la raison et de ses fins par rapport à nos tendances et inclinations sensibles » (37). La troisième source de Vaihinger, c'est-à-dire F. A. Lange, fait l'objet d'une médiation entre Kant et Schopenhauer, son interprétation de la critique kantienne étant influencée par Schopenhauer. De ce fait, la lecture de

Lange est décisive pour Vaihinger, surtout en ce qui a trait au problème de la « chose en soi ». Lange reproche à Kant d'avoir gardé, au-delà d'« un statut purement négatif » de la chose en soi, « désignant [...] ce que nous ne pouvons pas connaître », « le sens positif [...] d'une cause intelligible, au moins pensable, de ce qui apparaît (la phénoménalité) ». De cette manière, la philosophie kantienne s'expose à la contradiction « d'appliquer les catégories de "chose", de "causalité", d'"existence", à une entité non phénoménale » (51). Kant aurait donc tort de réduire la distinction entre chose en soi et phénomène à « une fiction utile ». C'est de cette position que Vaihinger se rapproche lorsqu'il souligne que la chose en soi et les « Idées de la raison [...] sont de simples "fictions" » (52). En suivant Lange à nouveau, dans son interprétation du problème des catégories, Vaihinger se rapproche encore une fois de James. Si les catégories, selon Kant, « ne doivent rien à l'expérience », cela ne permet ni de comprendre leur nature ni la manière dont elles peuvent ou doivent s'appliquer à l'expérience elle-même. Afin de résoudre cette aporie, il faut donc, selon Vaihinger, admettre que « les catégories sont des outils que nous avons créés pour ordonner le divers des sensations et orienter efficacement notre action sur le monde » (58).

La deuxième partie du livre de Bouriau (ch. III et IV) est consacrée à la fortune de *La philosophie du comme si*, depuis le XX^e siècle jusqu'à nos jours. Dans ce contexte, l'auteur privilégie les thèmes de la « construction de l'expérience » (R. Carnap), de l'esthétique et de la philosophie de la religion. Puisqu'il n'est pas possible ici de rendre compte de toutes les perspectives intéressantes de l'étude de Christophe Bouriau, limitons-nous à la philosophie de la religion.

Il faut souligner, à ce propos, la position critique de Freud envers Vaihinger, exprimée dans *L'avenir d'une illusion*. Face à l'exhortation de Vaihinger « à agir *comme si* Dieu existait, *comme si* l'âme devait survivre au corps, *comme si* le royaume de Dieu devait advenir sur terre, etc. », Freud objecte qu'une telle attitude n'est pas celle « qu'on puisse attendre des hommes *en tant qu'êtres rationnels* » (200). S'il s'agit d'aboutir à la réalisation de buts pratiques, l'être humain doit poursuivre la vérification des principes qui régissent son existence de manière tout à fait rationnelle. Même si Freud partage l'évaluation positive des avantages pratiques produits par la croyance religieuse, ceux-ci ne sont pas suffisants, à son avis, pour fonder la légitimité d'une *religion du comme si*. En définitive, selon Bouriau, « Vaihinger demande aux athées quelque chose d'impossible : accepter de baser leur comportement sur des représentations qu'ils jugent irrationnelles ou absurdes » (205).

Une « religion du comme si » trahit par conséquent la limite de la philosophie du comme si, dont elle finit par être l'*experimentum crucis*. Comment peut-on croire, en effet, à une fiction dont on peut en même

temps deviner la feinte? Bien que la fiction puisse garder une validité pratique et stratégique, vouée au succès de l'action, elle montre sa faiblesse dès qu'il s'agit des principes absolus, voués par contre à la fidélité et à la vérité.

Cette aporie se présente aussi chez Nietzsche. D'un côté, celui-ci répond à la question kantienne de la *Critique de la raison pure* — « Comment des jugements synthétiques *a priori* sont-ils possibles? » — en affirmant qu'« il faut croire vrais de tels jugements » (*Par-delà bien et mal* § 11). De l'autre côté, dès qu'il s'agit de démasquer le présupposé téléologique de la science moderne, Nietzsche ne peut se soustraire au problème le plus radical : quel est le destin de la science si la croyance en Dieu « ne cesse de perdre toujours plus sa crédibilité, si rien ne s'avère plus divin, sinon l'erreur, la cécité, le mensonge, — si Dieu lui-même s'avère être notre plus long mensonge? » (*Le gai savoir* § 344).

Ce qui étonne, par rapport à une étude d'ailleurs si précise, c'est le silence de Bouriau au sujet de Nietzsche, auquel Vaihinger consacre dans la *Philosophie du comme si* un appendice qui fait aussi partie de l'« édition populaire » traduite par Bouriau lui-même. La position nietzschéenne, dans la forme accomplie de *La philosophie du comme si*, a une fonction qui est importante dans la mesure où Vaihinger voit en Nietzsche celui qui mène à terme les prémisses du « fictionalisme » kantien : « Il y a beaucoup de Kant dans Nietzsche [...], de l'esprit de Kant, du Kant véritable, celui qui scrute l'illusion dans ses plus profondes racines, et qui, dans le même temps, voit et reconnaît l'utilité et la nécessité de l'illusion qu'il vient de scruter » (Vaihinger, *La philosophie* 308). Dans les *Vorbemerkungen*, Vaihinger admet n'avoir connu l'œuvre de Nietzsche que tardivement, tout en lui ayant consacré, en 1902, un bref essai intitulé *Nietzsche als Philosoph*, traduit en français la même année sous le titre « La philosophie de Nietzsche ». Après avoir observé une concordance foncière entre ses idées et la philosophie de Nietzsche, Vaihinger jugeait indispensable l'ajout d'un appendice consacré à la philosophie nietzschéenne. Il déclare avoir commencé à lire Nietzsche « à la fin des années 1890 », c'est-à-dire exactement quand il « commençait sa course victorieuse autour du monde », et il décrit la « stupeur joyeuse » avec laquelle il reconnaissait la « profonde affinité » (Vaihinger, *Die Philosophie* XIV) avec la conception de la vie et du monde proposée par Nietzsche qui renvoyait, par ailleurs, aux mêmes sources que les siennes, à savoir Schopenhauer et Lange.

L'omission de l'exposition de la continuité relevée par Vaihinger entre Nietzsche et Kant révèle la limite de l'étude de Bouriau : celui-ci ne saisit pas cette bonne occasion de rendre compte de l'héritage kantien chez Nietzsche, mis en lumière, à maintes reprises, dans la partie la plus récente de la *Nietzscheforschung*. Il semble donc que le livre de Bouriau rate

finale­ment l'oc­ca­sion de va­lo­ri­ser l'ac­tu­a­li­té de *La phi­lo­sophie du comme si*.

Textes cités

BOURIAU, Christophe, *Le « comme si ». Kant, Vaihinger et le fictionalisme*, Paris, Cerf, coll. Passages, 2013.

NIETZSCHE, Friedrich, *Le gai savoir*, trad. P. Wotling, Paris, Flammarion, coll. GF, 2007.

—, *Par-delà bien et mal*, trad. P. Wotling, Paris, Flammarion, coll. GF, 2000.

RICKERT, Heinrich, *Die Philosophie des Lebens. Darstellung und Kritik der philosophischen Modeströmungen unserer Zeit*, Mohr, Tübingen, 1922.

VAIHINGER, Hans, « La philosophie de Nietzsche », in : *Bibliothèque du Congrès international de philosophie*, vol. 4, Paris, Armand Colin, 1902, p. 473-528.

—, *Die Philosophie des Als Ob*, éd. E. von Krosigk, Saarbrücken, VDM Verlag, 2007.

—, *La philosophie du comme si*, préf. et trad. C. Bouriau, Paris, Kimé, 2008.